

# Introduction

## et petite désintoxication salariale

*« La France est déjà une “terre d’entreprises”, dans le peloton de tête, en Europe, pour la création de 545 000 entreprises par an<sup>1</sup>. Mais elle doit l’être plus encore. »*

Les propos de ce Premier ministre au Salon des Entrepreneurs sont à l’image des autres propos officiels tenus sur ce même salon. Tout ceci nourrit une confusion collective qui fait oublier que 60 % de ces sources espérées d’emploi, d’innovation, de richesses et lien social ne verront que ponctuellement le jour faute d’avoir démarré, ou passé le cap des trois années.

Il est une chose de créer son entreprise. Il en est une autre de la pérenniser et plus encore de la développer.

Le phénomène est d’autant plus complexe que certaines démarches n’ont d’autre but que de... retrouver un emploi salarié.

Toi qui ouvres ce livre avec l’idée de créer peut-être demain ton activité, tu tiens la guérison d’un mal français, celui de la trop faible fertilité des créations. Des centaines de milliers de pépites qui pourraient nous conduire tous vers de véritables trésors.

Tu tiens aussi la solution de ta propre quête d’indépendance, d’emploi, de reconnaissance, de revenus juste décents ou... plus ambitieux.

Bien sûr, l’éloge de notre Premier ministre est flatteur pour la France. Il participe de la confiance collective nécessaire, de la « positive attitude » qui fait sortir des crises. Le ministre comme nombre d’autres officiels s’en attribue la

1. Pour être précis, 636000 par an en moyenne depuis 2014.

paternité. L'entrepreneuriat est le nouveau sésame de toutes les légitimités sociales, politiques et médiatiques.

La déclaration masque de fait une réalité sociale et économique plus contrastée, avec des opportunités très réelles et largement médiatisées ainsi que des échecs et des risques soigneusement glissés sous le tapis pour les générations futures.

Toi qui voudrais bien devenir cet entrepreneur que tout le monde adule, ou plus modestement ton propre patron, ce livre t'offre un beau cadeau pour goûter à la Liberté : éviter de cueillir comme tant d'autres le fruit des mensonges qui fait sortir du jardin de la création.

### ***Petit état des lieux réel***

Le poids des cotisations sociales qui justifiaient la subordination (l'obéissance) des salariés en échange de leur sécurité individuelle (protections sociales, maladie, chômage...) paraît à beaucoup excessif. Or, d'un côté la garantie de l'emploi à vie n'est plus possible, d'un autre, les salariés ne voudraient plus obéir n'importe comment. Ils se comporteraient en consommateur capricieux voulant tout sans rien en échange...

*Si le salarié ne peut plus en venir à l'esprit d'entreprise, pourquoi donc l'entrepreneuriat ne viendrait-il pas aux salariés ? Un peu comme Ikea qui comprit que les frais de main-d'œuvre devenant trop élevés pour les consommateurs, il fallait « tout simplement » lui dire de se débrouiller avec le montage des meubles. Comme les salariés ne veulent pas s'engager dans la création d'entreprise par peur de la complexité administrative, l'État a inventé des formules faciles pour créer en quelques clics et sans même investir d'argent. Or, créer ce n'est pas entreprendre.*

### **Chiffres complets**

Sur les 815 000 créations en 2019, l'INSEE<sup>2</sup> en constate 375 000 qui quoique bel et bien enregistrées, ne font pas ou quasiment pas de chiffre d'affaires. Quant à la pérennité des créations à cinq ans, elle passe de 62 %, chiffre régulièrement avancé, à 40 % si on tient compte des auto-entrepreneurs alias micro-entrepreneurs actifs. À peine 7 % ont créé trois emplois ou plus, seuil nécessaire pour sortir du risque de l'ubérisation ou de la dépendance trop forte de l'activité à son seul dirigeant.

2. INSEE (enquête SINE Système d'information sur les nouvelles entreprises) parution 17/05/2017).

La France crée plus de solitaires fragiles et souvent exténués qu'elle ne produit de futures TPE, futures PME, possiblement futures ETI. Un peu comme le modèle du bac pour tous qui, de fait, engorge les universités en disqualifiant des filières entières.

Chaque année 45 000 créateurs pourraient créer au moins deux emplois de plus d'ici cinq ans (imagine... 90 000 emplois !). Sur 400 000 ne passant pas le cap des trois ans, il y aura eu de belles expériences, de forts apprentissages, une liberté que l'on s'est donnée, une formation que l'on s'est accordée, une chance que l'on a tentée, un potentiel révélé. Il y a aussi, le silence de ceux qui ont laissé des rêves, économies, santé, voire couple.

Pour celles et ceux qui maintiennent leur activité c'est dans une solitude discrète et parfois dans la souffrance qu'ils tiennent la barre (le burn-out chez les entrepreneurs serait supérieur à celui du monde salarié selon le professeur Olivier Torrès).

Aucune statistique claire à ce sujet. La prévention des risques psycho-sociaux demeure un sujet de la vie salariale. Trop d'entrepreneurs meurent en silence, tels nos héros agriculteurs, et dans la solitude d'un système qui ne veut avouer les avoir peu incités à être accompagnés humainement ou à se former. Ils font preuve d'un courage d'autant plus exceptionnel que leur taux horaire effectif est bien en deçà de celui de leurs collègues salariés.

La prévention des risques entrepreneuriaux se drape facilement du confortable argument qu'*après tout chacun prend son risque et que c'est bien le propre de l'entrepreneur*. « C'est normal qu'il y ait de la casse », « de toute façon c'est le chef d'entreprise qui est le patron », « c'est la crise », « les banques ne font pas leur boulot », « la législation est tatillonne », « l'État met déjà cinq milliards sur la table » Et puis, « s'il fallait réfléchir à tout avant de se lancer on ne ferait rien ». Tout ceci souvent prononcé par des salariés/cadres qui n'ont jamais eu à avancer le moindre centime pour soutenir une activité professionnelle à laquelle ils croiraient...

Preennent donc le même train ceux qui vont objectivement au casse-pipe les yeux fermés, ceux qui y vont les yeux voilés en espérant s'en sortir vaguement et ceux qui, les yeux grands ouverts regardent déjà les paysages sur le trajet, tant ils savent aller vivre une aventure passionnante et forcément confrontante. Pour qui rêvait de liberté, d'autonomie cela pourra être une désillusion, une belle expérience ou une leçon d'économie.

En fait, tout est là pour dire combien la France valorise l'entrepreneuriat sans vraiment connaître les entreprises (je parle des TPE et PME pas celles du CAC 40) et surtout sans connaître les créateurs chefs d'entreprise (ceux qui ont mis leur propre argent dans la boîte et non ceux qui gagnent même si l'entreprise ferme).

Les heureux grands gagnants feront la une des magazines. Les gagnants plus modestes poursuivront avec autant d'abnégation, de plaisir que de difficulté dans leur tâche quotidienne du chiffre d'affaires, animer leurs équipes, innover. Tout ceci modestement et dans un quasi-silence. Ne les cherchons pas dans les rues ou dans les journaux. Le chef d'entreprise naît sous les ovations, souffre ou meurt dans le silence. Et, parfois, la culpabilité.

L'entrepreneuriat vivant est-il un signe positif ? Oui, bien sûr, s'il est abordé dans une logique de fertilité<sup>3</sup>. Et non s'il s'agit de la seule gestion statistique court terme des comptabilités publiques et médiatiques. Dire que la situation entrepreneuriale n'est pas celle que politiques, acteurs publics, institutions de la création et journalistes rapportent, est une exigence de vérité. Si le consommateur-citoyen se plaint, l'entrepreneur véritable, lui, agit. Il doit pour cela avoir de la lucidité sur lui-même, sur son environnement et sur ses objectifs.

Depuis 15 ans s'est développé un cadre de travail 20 fois plus exposé que ce que la loi El Komri n'aurait même pas osé imaginer. Ce cadre de travail, c'est l'entrepreneuriat. Travailler 50 heures par semaine, payer son outil de production, s'endetter, trouver ses clients et se dépatouiller sans préavis si ça ne marche pas. Pas un entrepreneur ne défilera pour protester contre le méchant patron qui exploiterait ainsi sa motivation, son besoin de gagner sa croûte, faire vivre sa famille... Pas un puisque le patron, c'est lui.

Au fur et à mesure qu'il se simplifie administrativement (il était temps) l'acte entrepreneurial est devenu protéiforme. Aujourd'hui, on peut créer son entreprise pour faire face à un passage à vide salarial, en attendant de trouver mieux (majorité des cas). On peut créer son entreprise parce qu'on a un job et que l'entreprise ne veut pas signer un contrat salarié, créer son entreprise pour tester une idée, pour tenter le jackpot de la revendre dans trois ans à un fonds d'investissement ou à une grosse boîte. On peut aussi créer son entreprise pour compléter ses revenus salariés ou avoir un peu d'autonomie et d'expression personnelle quand son employeur nous bride trop, créer son

*3. Le concept de fertilité entrepreneuriale reprend les principes du développement durable et de la RSE (Responsabilité sociale et environnementale). La création pérenne (au-delà de 3 ans) est censée participer à l'émergence d'une meilleure économie ou, pour le moins à une autonomisation équilibrante et vivante pour le créateur. L'absence de pérennité, risque inhérent à la création, est censé participer de l'apprentissage personnel et professionnel et ainsi de l'autonomisation économique future.*

entreprise pour profiter de la prime d'un plan social. Bref plusieurs centaines de motivations différentes.

**Or, si dans le salariat, les bons recruteurs veillent à vérifier les réelles compétences des candidats, puisque ce sont eux les payeurs, dans la création, c'est rarement fait puisque c'est de l'argent public ou, que... le payeur c'est toi !**

Entreprendre, innover, se lancer, se prendre en main... Tant de monde en parle, en rêve, l'encourage, l'appuie, le finance, en vit. Du coup, dans ce brouhaha plus personne ne s'y retrouve. Ou plutôt tout le monde se range derrière la pensée unique, forgée par notre histoire, nos cultures, nos médias, le chant des officiels et des milliers d'acteurs qui vivent du système. Sujet phare de valorisation des élus nationaux ou locaux, thème vendeur pour la presse et les médias, l'entrepreneuriat est également un vrai business médiatique, commercial, financier. Il se monte presque un incubateur, couveuse ou espace de coworking nouveau par semaine. Se lance encore au moins un concours de création d'entreprise par mois.

## ***Le pourquoi de ces situations variées***

Pourquoi donc ce nombre atterrant d'anciens salariés qui se lancent en n'écoulant que les sirènes d'un discours comptable-juridico-financier<sup>4</sup> ? Pourquoi si peu comprennent les changements de paradigmes qui font que la vérité d'hier (sécurité pour le bon statut) est devenue un ? et donc un risque majeur. Les Français préparent leurs vacances à l'avance et demandent conseils et avis. Pourquoi donc préparent-ils si peu cet avenir professionnel, pourtant risqué ? En faisant de la création un geste purement technique (choisir ses statuts), le créateur passe en effet à côté des chances de se développer personnellement et professionnellement pour créer et durer. Car il y a de la Joie dans l'entrepreneuriat !

Comme un candidat-président qui prétexterait être normal pour recueillir les suffrages, nombre d'entrepreneurs pensent pouvoir danser sur la planète entrepreneuriale avec des tongs de salariés. Comme un créateur qui aurait fait un prévisionnel et un pitch que des comptables et experts en communication lui auraient livrés, l'entrepreneur va se retrouver à piloter l'inconnu, l'inattendu, la bonne surprise ou la catastrophe.

4. Voir les webinars sur le sujet proposés par la [www.fnppae.org](http://www.fnppae.org)

Non, être normal et avoir un prévisionnel bien fait quand le monde est incertain, volatil, ne permet pas de s'ajuster rapidement. À l'entrepreneur de prouver son agilité quand la commande du client est décalée, le produit défectueux, le salarié malade et la banque ou l'expert de passage aux abonnés absents. Le politique présente la note aux contribuables et aux générations futures. L'entrepreneur doit régler illico.

Quelle est donc la source de cette formidable énergie ? Est-ce parce que l'entrepreneuriat parle de demain et que peu de responsables ne veulent pas s'épancher sur aujourd'hui (le chômage, la pauvreté, les inégalités, le lien familial et social à vau-l'eau) ? Est-ce parce qu'il nous permet d'oublier notre culture salariale, nos fondements statutaires, nos monopoles privés et publics, nos prébendes et nos rentes ? Nos 545 000 nouveaux créateurs (moyenne annuelle depuis 2012), sont-ils si avertis, si impliqués, si battants qu'on le dit ?

Après la figure du maire, ou du bénévole humanitaire, l'entrepreneur est une des dernières identités sociales unanimement vénérée. Dans une société où la peur est un système pour écouler les stocks des rayons, supporter des managements de folie, développer des rentes plus que les nouveautés, protéger les baleines plus que les bancs de sardines, il faut avoir des espaces pour maintenir la confiance des électeurs, des clients, des téléspectateurs. C'est exact d'un point de vue anthropologique, c'est faux sur le plan économique. Alors, tout le monde se dit entrepreneur. Rares sont les jeunes mariés qui imaginent le divorce au moment des consentements. Rares sont les couples qui conjuguent d'emblée l'élan de vouloir être parents et l'exaspération face à l'adolescent qu'ils finiront un jour par croiser. Le risque serait tellement naturel que plus personne n'en parlerait ? Le silence pour acter qu'on est capable d'aller au front. Conjuré le sort en parlant avec légèreté des monstres et des dragons. Croire ainsi le transformer en gentil crapaud...

Les créateurs sont les cibles toutes trouvées puisqu'ils ne demandent rien, n'exigent rien et gobent les mensonges publicitaires que seuls les avertis et bons débrouillards savent décrypter. Ils sont des victimes d'autant plus désignées qu'ils paieront la note.

Oui, la compétition économique est par nature sélective.

Oui, l'échec entrepreneurial fait partie de l'acte. Oui, « C'est comme ça hélas ! », répond en chœur la grande majorité des accompagnants à la création (qui n'ont guère de bonus lié à la pérennisation effective des dites créations). « Oui, bien sûr. » répondent les entrepreneurs en bombant le torse pour prouver

leurs aptitudes à entrer dans l'arène sans passer par la case de l'échauffement ou de l'entraînement. Donc, oui, l'échec entrepreneurial fait partie de l'acte.

Il pourrait être néanmoins réduit, anticipé et mieux accompagné pour être facteur d'apprentissage, source de talents nouveaux pour rebondir et limiter la casse familiale, sociale, personnelle qui en découle parfois. N'y aurait-il pas lieu de privilégier les futures TPE/PME, en facilitant notamment le recrutement de tous ceux et celles qui motivés et investis, inaptés à se plier au management pyramidal, ne sont pas pour autant encore prêts pour assumer seuls la confrontation au marché et peuvent consolider les talents des créateurs isolés ?

Tous au départ le savent.

L'accident de voiture ou la maladie non plus n'est jamais pour vous. En plus sur la route de la création, ni radar, ni gendarmes, rien que des supporters qui nous poussent à appuyer sur le champignon.

### ***De myriades de planctons et... trop peu de sardines***

Dans son livre *Job Choc* paru dans les années quatre-vingt, Harry Dent prophétisait une économie faite de baleines et de bancs de sardines. De grosses entreprises et de petites.

La France colbertiste, centralisatrice et fière de ses quarante remarquables baleines cotées à la criée de la finance mondialisée allait-elle laisser se mouvoir dans sa mer des bancs soudés de sardines, TPE et PME ? Allait-elle les laisser capables de se regrouper et, en banc compact venir rafler les richesses de la mer à la barbe des puissants cétacés ? Depuis 30 ans qu'on nous serine que la crise tient (en autres facteurs) au fait que la France ne compte pas assez d'ETI (Entreprises de taille intermédiaire), que se passe-t-il donc ?

Trop peu de créateurs envisagent au départ de dépasser le cadre « solo ». Or, ce n'est qu'avec l'habitude d'une petite équipe, ne serait-ce que deux personnes, qu'on peut envisager la troisième, la dixième, etc. Moins les créateurs veulent expérimenter les avantages du partage et de la délégation du travail, moins les entreprises de taille supérieure courent le risque d'être concurrencées par d'autres pouvant devenir plus fortes qu'elles... Les baleines dorment ainsi en paix.

En omettant de réellement former les créateurs, développer leurs compétences, leurs postures, leur savoir-être comme n'importe quel patron ambi-